

Extrait d'un entretien
de **Stéphane Schoukroun**
et **Jana Klein**
sur les trois années du projet

Passage(s)

réalisé par
Louise Bachimont
dans le cadre de son
mémoire d'apprentissage
(Mission Développement des
Publics à la Direction des
Affaires Culturelles de la
Ville de Paris)

Comédien, scénariste et metteur en scène, **Stéphane Schoukroun** crée en 2015 la compagnie (S)-Vrai avec laquelle il initie un nouveau type d'écriture en dialogue avec les territoires. **Jana Klein** est dramaturge et interprète, elle travaille aux côtés de Stéphane Schoukroun et de la Cie (S)-Vrai depuis 2017.

La compagnie (S)-Vrai travaille sur les écritures du réel. Avec **Passage(s)**, projet trisannuel financé par le Département de Seine-Saint-Denis et la Ville de Paris comme résidence croisée Art Pour Grandir, Stéphane et Jana s'interrogent avec des enfants sur notre capacité à agir prendre la parole et se saisir des moyens du théâtre pour agir sur notre territoire et notre environnement.

Le premier volet s'est clôturé par un parlement des enfants au Conseil départemental du 93 avec les 150 participants de la résidence, le second volet s'est joué à l'Espace Niemeyer en mai 2019. Le troisième volet, **Passage(s)#3/Au théâtre**, devait être présenté au Théâtre Paris-Villette, au Théâtre du Fil de l'eau à Pantin et au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers en juin 2020. La situation sanitaire a amené la compagnie à créer une plateforme numérique et notamment trois films qui font résonner les voix des enfants dans les murs des trois théâtres vides, en écho à trois spectacles rêvés.



Louise Bachimont. D'après vous, quel est l'intérêt premier pour les artistes de mener une résidence artistique, telle que celle du programme l'Art pour Grandir ?

Stéphane Schoukroun. C'est l'ADN même de notre compagnie, de la compagnie (S)-Vrai, de travailler sur des temps longs, une saison, un an, d'immersion sur un territoire, c'est une compagnie qui a comme volonté de parler des espaces. On réfléchit avec les habitants - en lien avec des chercheurs en sciences sociales, d'autres artistes - sur la notion de territoires, de nos territoires réels, nos territoires imaginaires, nos territoires intimes et donc de nos identités. D'où on vient et pourquoi on est là... c'est comme ça que la Compagnie (S)-Vrai a été repérée par Evelyne Panato, l'ancienne directrice de la Maison du geste et de l'image et Françoise Billot, qui est chargée de mission auprès du Conseil départemental de Seine-Saint-Denis pour mener ce projet *Passage(s)*... elles voulaient initier un autre type de résidence, il leur paraissait nécessaire que des artistes puissent essayer d'inventer de nouvelles façons de travailler sur les territoires. Et notamment dans le rapport au temps. C'est la raison pour laquelle c'est un projet trisannuel... Donc si tu veux, l'intérêt pour nous, c'est pas une question qui se pose, dans la mesure où, pour nous, c'est notre mission.

L. B. C'est intrinsèque à la conception de votre travail ?

Jana Klein. On travaille avec les habitants sur des projets qu'on appelle participatifs. C'est vraiment au cœur de la création. Pour réellement pouvoir écrire avec les enfants, il faut pouvoir s'immerger pendant un certain temps, dans un territoire, dans un lieu. Et je pense que ce genre d'immersion est extrêmement utile quand on travaille comme nous on travaille. A savoir qu'on écrit à partir de la parole des gens.

Stéphane. Il y a eu une série de spectacles qui s'appelle Villes-Témoins, c'est comme ça que la compagnie est née... ça s'est fait à Alfortville, dans le quartier de la Villette, dans le quartier des Métallos... c'était une réflexion sur les lieux ... et ça, c'est un travail qui s'est poursuivi avec le projet que j'ai fait avec l'ESAD, où j'ai travaillé avec un CHRS, un centre d'hébergement et de réinsertion sociale, c'était un dispositif de la Mairie de Paris. Et Dialogue(s), avec des ados de CHRS. Pour tous ces projets, c'est aussi la volonté de travailler en dialogue et en co-écriture presque, avec des gens qui habitent des territoires, qui ne sont pas forcément visibles, dont on ne parle pas forcément, et des populations qu'on veut pas voir et d'entendre leur parole à travers l'écriture et à travers la mise en récit de leur vie, ce qui est une façon aussi de faire entendre leur histoire et leur présence dans nos territoires. Et ça se poursuit aujourd'hui avec un spectacle qu'on est en train de préparer pour le théâtre de la Poudrière à Sevran.

L. B. Comment défendriez-vous ce dispositif, dont l'impact positif pour la société est si difficile à estimer et évaluer ?

Stéphane. On a une énergie, on a un rapport au langage, on a une proposition qui est toute autre que celles des profs, qui fait qu'on peut véritablement faire comprendre, qu'une histoire commune est possible. Comment faire pour se parler ? Et ce genre de projet, c'est simplement ça.

Jana. Et il se trouve qu'avec le peu de moyens qu'il y a aujourd'hui encore, on arrive à créer du lien et que réellement, oui, on arrive à faire des choses. Les artistes arrivent à faire des choses, même si on doit développer des compétences qu'à la base nous n'avons pas.

L. B. L'idée de co-construction est abordée et promue dans le cadre de ce dispositif. Avez-vous réellement eu le sentiment de coconstruire cette résidence ? Avez-vous souffert de certains compromis, éprouvé des difficultés à échanger avec certains membres de cette résidence ? Ou au contraire, avez profité pleinement de ce dialogue et cela a contribué à la richesse de cette expérience ?

Jana. Globalement on peut dire que oui, il y a eu des dialogues qui se sont prolongés sur trois ans. On a eu un réel soutien des enseignants et aussi des directeurs de établissements. Je pense, que ça marche lorsque tout le monde est réellement au courant dès le départ, de l'intérêt de ce projet et que les professeurs s'engagent en connaissance de cause. C'est comme pour les enfants, on arrive quand même en leur imposant un projet, ils l'ont pas choisi les mêmes. S'ils n'y trouvent pas de sens, si on n'arrive pas à leur transmettre le sens que ça peut avoir de créer ensemble un spectacle, ça ne peut pas opérer.

Stéphane. Avec la Maison du geste et de l'image et l'équipe pédagogique, on a co-construit. Dès l'origine du projet, on a été en dialogue avec différents professeurs, avec les directeurs. Au tout début du projet, j'ai fait la tournée de tous les directeurs d'établissement ... j'ai rencontré absolument tout le monde. Pour expliquer comment, pourquoi et comment ça s'inscrivait. J'ai fait un nombre de réunions hallucinant. C'est-à-dire que ce ne sont pas que des interventions en milieu scolaire, c'est aussi une pensée, et la conception, la réflexion, la recherche notamment, que Jana fait, parce qu'elle travaille sur la dramaturgie, sur l'écriture du projet, C'est un temps qui est complètement inouï et qui est pas toujours complètement conscient de la part des institutions. Alors oui parfois c'est compliqué de co-construire mais en majorité, on rencontre des gens qui sont curieux et qui ont envie.

Jana. Et qui sont extrêmement engagés, auprès des mêmes et sur le territoire. Et très conscients à quel point un projet commun peut mobiliser toute une classe et transformer une année scolaire.

Stéphane. Néanmoins, ce sont des enseignants qui sont confrontés à des élèves en très grandes difficultés, et du coup, qui manquent de temps, d'espace, d'outils et qui n'arrivent pas à faire ce qu'ils ont à faire déjà avec leurs élèves. On passe énormément de temps dans des classes à essayer de comprendre la complexité dans le rapport des enfants à l'autorité, dans le rapport à l'enseignement... une complexité inimaginable.

L. B. Question de la mobilité et du désenclavement des territoires : est-ce que cette question vous a touché ou mobilisé lors de votre travail dans le cadre de la résidence ? (Faire résonner des problématiques locales, répondre à certaines ou faire sortir les élèves de ce territoire ? ...)

Jana. D'arriver dans une école du 19ème, de leur faire redécouvrir un espace qui est juste à côté de chez eux – en l'occurrence la Porte de la Villette avec une urbaniste - ça aide à comprendre déjà, comment ça s'est construit, pourquoi ça s'est construit que s'ils se retrouvent là aujourd'hui, avec les problématiques de ce quartier, c'est que ça a une histoire tout ça... Je pense que même à 10 ans c'est important de comprendre ça.

Stéphane. En rencontrant simplement des gens, en parlant, en dialoguant et en écrivant, et en créant quelque chose ensemble, en proposant un travail de prise de liberté et d'ouverture à un autre rapport, un autre regard sur le territoire, ça infuse, leur regard peut se modifier... et le nôtre aussi. Pour moi, ça parle beaucoup d'émancipation. Effectivement, on arrive avec un urbaniste, on arrive avec une plasticienne, avec un créateur sons, avec un créateur lumière... On les met à un endroit de création, à un endroit avec nous.

Jana. ... d'importance aussi...

Stéphane. ... et on met leurs histoires personnelles, intimes, en lumière et en valeur, devant un public, donc devant des témoins et ça c'est une expérience, c'est de l'ordre du rituel, c'est pour ça qu'on fait du théâtre. On met en scène leurs déplacements intimes et leur voyage avec nous, et c'est pour ça que ça prend du temps. C'est pour ça qu'il faut une année, une résidence. Il faut résider avec.

L. B. La pédagogie comme une qualité ou compétence nécessaire pour ces résidences ? Avez-vous ressenti certaines limites en ce sens ?

Jana. C'est même pas de la pédagogie qu'il faut, c'est de la psychologie, et à la base on n'est pas formés pour ça. Aujourd'hui, il y a une grande violence sociale et l'école l'éponge au jour le jour, parce qu'ils sont les seuls à sortir les enfants de là, entre 8h du matin et 17h, et ça se répercute aussi dans les classe, par effet de groupe etc. Et nous on arrive, et on prend le temps du sensible et de la mise en récit de soi. Et normalement, il faudrait prendre le temps de les faire travailler un par un pendant un certain moment. Nous, on peut le faire, on a l'argent pour faire 8 interventions, peut-être 10 interventions par classe, de deux heures, de trois heures quand on est chanceux. Et on s'est rendu compte parfois avec les professeurs que ça apaisait quelque chose. Il faudrait ce temps-là, tous les jours, pour que les enfants écoutent, pour qu'ils puissent créer, un moment juste pour eux, d'être écouté, de pouvoir parler, écrire seul avec un adulte et de se sentir valoriser à cet endroit-là.

Stéphane. On n'est pas prof. On n'est pas psychologue. On n'est pas éducateur. Pas du tout. Et j'ai envie de dire : c'est justement ça qui est intéressant. C'est justement ça notre force. On arrive avec un autre langage, on arrive avec nos erreurs aussi. Des fois on se plante mais complètement, avec certains élèves. Mais à la différence d'un prof, la séance d'après, on va aller voir l'élève et on va lui dire « bah, on s'est plantés ». On n'a pas une posture à conserver, à préserver. Et on assume nos erreurs, parce qu'en fait, c'est génial pour un enfant de voir un adulte qui fait une erreur et qui l'assume. C'est la spécificité de notre travail, tous les artistes ne fonctionnent pas de cette manière-là. Mais il y a quelque chose qu'on a pioché chez les sociologues notamment, et chez les urbanistes, qui est la faculté à se mettre dans une posture de fragilité. Au plus près de la fragilité des gens.

L. B. Pour comprendre une réalité et s'adapter à celle-ci et ne pas imposer un nouveau cadre ?

Stéphane. C'est ça.

Jana. Juste je dirais que c'est pas une posture, au contraire, c'est au cœur de la création et c'est là que ça l'enrichit aussi, c'est-à-dire qu'on ne sait absolument pas qui on va rencontrer et eux non plus. Et en étant le plus simple et le plus direct possible et en arrivant avec le moins de choses préconçues, on arrive à faire lien.

L. B. Considérez-vous que l'artiste ait un devoir de transmission ?

Jana. Oui. Oui... je pense qu'il y a une transmission à faire. Mais je ne sais pas si c'est un devoir. C'est ça le problème du devoir... de mémoire, de transmission. C'est encore une injonction de plus.

Stéphane. Transmettre quoi ? Moi je dirais qu'il a le devoir de transmettre la liberté qu'il a acquise.

L. B. De quelle manière votre pratique artistique dans votre discipline a été enrichie par cette résidence ?

Jana. Très concrètement : par un nouveau spectacle qu'on a envie de faire sur l'école.

L. B. Quel est le problème majeur que vous avez rencontré lors de votre résidence ? Quelles pistes de progression/amélioration du dispositif seraient à explorer d'après vous, en tant qu'artiste ?

Stéphane. On a rencontré plein de problèmes. Mais les problèmes... c'est comme ça qu'on avance, comme tout le monde. C'est ça qui nous intéresse, les problèmes. Je reviens sur ce que Jana disait. Il faudrait le double de moyens. C'est toujours des histoires de moyens. C'est toujours des histoires de production, d'avoir le temps de travailler, plus d'espace. C'est le gros problème, et on s'en rend bien compte aujourd'hui. C'est que si on ne prend pas le temps de réfléchir, si on prend pas le temps de parler, si on ne prend pas le temps simplement d'être ensemble, il y a quelque chose qui disparaît. Et là c'est pareil, c'est l'humanité.

L. B. Est-ce que cette résidence répondait globalement à vos attentes ? Seriez-vous prêt(e) à renouveler l'expérience ? Si oui/non pourquoi ?

Jana. Absolument oui. C'est très fatigant de travailler avec six classes dans trois territoires, d'essayer de créer quelque chose, alors que... c'est parfois des choses très concrètes, y a pas assez de cars, on peut pas se déplacer, les parents ils n'ont pas pu signer l'autorisation, tout simplement parce qu'ils l'ont pas eue, ou parce qu'ils pouvaient pas la lire.

Mais il y a l'espoir, chez les enfants, chez les enseignants. Et chez nous. On est en prise permanente avec le réel. Et avec le nez en plein dedans. Notamment dans les établissements scolaires. Je pense réellement que ça se joue là demain. Parce que c'est là que se trouvent les mômes. Et donc voilà, je pense pas qu'on puisse s'en passer. Aujourd'hui, on ne peut pas faire du théâtre, enfin moi je n'envisage pas de faire du théâtre sans avoir régulièrement ce genre de projets, parce que sinon on est décollés de ce qu'il se passe. (A Stéphane :) Tu veux ajouter quelque chose ?

Stéphane. T'as tout dit, c'est ça.